

Peut-être dois-je l'appel de la route à Jojo et à sa bande de cousins, frères, beaux-frères, oncles et neveux, tous confondus dans ma mémoire. Je ne veux pas dire que j'étais un familier des rabouins, mais Jean-Charles et Aline, sa femme, étaient parmi les meilleurs amis de la famille. Ils les avaient alphabétisés pendant une quinzaine d'années, ils avaient mangé le niglo avec eux et jaspinaient un peu leur jars. Jean-Charles et Aline brûlaient la chandelle par les deux bouts, dilapidant le peu de sous qu'ils grattaient en le partageant avec les gens du voyage. Ils tenaient pour eux toujours table ouverte, démorvant leurs gamins, leur filant un peu d'oseille pour la saison froide, remplissant les Caddie. Nos familles partaient en vacances en Bretagne ensemble et, par contamination douce, nous reproduisions un peu de cette ambiance bohémienne. Nous nous retrouvions à une bonne vingtaine, avec toute une tripotée de marmaille, installant les caravanes à la sauvache dans le terrain d'une espèce de manoir en granit décrépi, face à la lande battue par les vents. Les chiottes étaient au fond du jardin, dans une cabane branlante posée au milieu d'une forêt de ronciers avec des mûres grosses comme le poing et bien juteuses de toute la merde qu'on y venait débourrer. Il ne fallait pas s'aventurer sur les balcons, mités par les embruns et prompts à s'effondrer. Jean-Charles se levait à midi, buvait du cidre, déclamait des poésies à tue-tête et allait se perdre dans la bruyère toute la journée. Le vent lui soufflait entre les oreilles et lui délavait le regard. Il revenait de ses expéditions tout échevelé, l'âme éparpillée par les vents aux huit pointes de l'étoile des marins, avec quelques épluchures de sonnets avec quoi il nous mitonnait le soir un brouet rimé. Nous laissons un petit mot et une bouteille, avant de partir, à l'adresse des voleurs qui venaient débaluchonner le manoir après notre passage. Touchés par notre gratitude, ils cessèrent de déféquer sur la table de la cuisine, comme ils s'y étaient appliqués la

première année, et firent même la vaisselle après avoir bouloité tout le jambon qui séchait sous une poutre de la grand-salle.

En Bretagne, où nous vivions chaque année notre petite utopie manouche, nous pillions sans vergogne la mer de ses poissons, en braconnant au clair de lune. La pêche à pied était une pratique illégale et ancestrale, réservée à l'infanterie privée de marine. Ces matelots sans vaisseau étaient contraints depuis des siècles à une pêche de contrebande à marée descendante. Ils devaient traîner leur filet à la force du bras, la moitié de l'équipage longeant le bord de mer, l'autre moitié enfoncée le plus loin possible dans les flots. Puis ils bordaient la côte sur un demi-kilomètre avant de se rabattre sur la plage pour y vider le filet. Une telle pêche se pratiquait à la nuit la plus épaisse, pour que les pandores et les pêcheurs embarqués ne viennent pas chercher noise à cette déloyale concurrence. Les vieux racontaient encore au café de Planguenoual de sombres histoires de règlements de comptes, avec des cadavres de marins piétons retrouvés gonflés comme des poissons-lunes dans leur propre filet. De tels contes nous effrayaient, mais ils n'entravaient pas notre résolution de mettre à sac les fonds marins.

Quand c'était les marées d'équinoxe, à la pleine nuit, les adultes nous tiraient des paddocks en chuchotant, tout fripés de sommeil. On se nippait en tapinois et on embarquait dans les voitures direction la grève de La Cotentin. Nous roulions dans la nuit sans échanger un mot, comme pour une montée sur un braquage. Sur la plage, noire comme un cul sale et glacée comme une morte, on déroulait le filet de deux cents mètres. Il avait été acheté à un petit chalutier et trafiqué pour la pêche à pied. Plombs de ligne doublés sur le fond et un tronçon de poteau télégraphique à chaque bout. Devant nous mugissaient les noirs rouleaux de l'océan. L'éclat de la lune gibbeuse soulignait les soulèvements de ces masses noires

et luisantes comme le dos de baleines gigantesques. La membrane houleuse s'enflait au gré de ses colères. Du flanc d'un immense animal jaillissaient des crêtes hérissées d'écume, comme des griffes ou des cornes d'ivoire étincelantes dans la nuit. Nous frémissons d'une peur archaïque en avançant vers les flots. À nous, les mêmes, la charge des larges gibecières en osier où nous allions entasser nos prises. Elles bringuebalaient contre nos hanches et meurtrissaient nos petites cuisses. La corde brûlante de sel cisailait notre cou.

On se mettait d'abord en limite de flots. Des vagues d'une eau bitumeuse et postillonnante claquaient à nos pieds, enserraient nos bottes en caoutchouc et bientôt les suçaient, les hâlaient. On se cassait la gueule, on essayait de se relever en rigolant d'embarras. Mais la marée nous aspirait vers son siphon, au-delà du noir. À vue d'œil, on la voyait se retirer, la houle, et elle voulait partir avec nous, nous bercer dans ses grands-voiles endeuillées, bien au fond d'elle, parmi les marins sans retour à la peau flaccide et aux yeux caves. Et on l'entendait hurler, la veuve en mal d'enfants, tandis qu'on essayait de se relever et que ses mains innombrables et festonnées de vieille dentelle s'agrippaient à nos chevilles. Alors les mères nous éloignaient du bord et, d'une voix affolée et jalouse, nous interdisaient d'approcher de la mer. Nous reculions.

Seuls les hommes qui se préparaient avaient de l'eau jusqu'aux cuisses. Ils chancelaient comme des marins ivres. Les femmes chuchotaient. Eux seuls étaient assez forts pour braver la Veuve. Deux ou trois d'entre eux, des plus costauds, empoignaient alors le plus gros des tronçons de poteau télégraphique. Ils entraient petit à petit dans l'eau glacée, tout emmitoufflés dans leurs cirés, pour se protéger de la gifle des vagues, assuraient leurs chaussures pour se fixer au sol afin de ne pas dériver avec les courants. Puis ils s'engloutissaient dans le suaire liquide, hâlant le long filet accroché au mât comme

la ruine d'un drapeau pirate déchiqueté par la tempête, le tenant bien droit, à la verticale. Le plus fort d'entre eux trois s'enfonçait en avant, sanglé dans une corde en bandoulière accrochée aux deux bouts du mât. C'était lui, la bête de somme, le bœuf, le héros opiniâtre. C'était souvent mon oncle à qui l'on confiait ce labeur d'Hercule maritime. Sa haute taille le mettait à l'abri des engloutissements. Les deux autres hommes qui le secondaient buvaient la tasse, suffoquaient, crachaient, perdaient parfois pied. Même s'ils nageaient pour ne pas se noyer, ils devaient tenir droit le poteau, afin que la nasse serve de piège mortel aux poissons. Si par malheur le poteau se couchait, le filet s'abandonnait au flot, se retournait au gré des vagues et c'en était fini de la pêche miraculeuse. Les hommes se débattaient vaillamment contre les tourbillons et les succions mortelles des marées équinoxiales. Les premières vagues, hautes comme eux, les assommaient presque. Ils titubaient tous les trois comme des boxeurs, crachaient dans le noir, retrouvaient tant bien que mal leurs appuis dans le sable, se voûtaient pour recevoir mieux le prochain paquet, et ran! reprenaient la gifle. Entre chaque coup de boutoir, on les entendait dans le noir souffler comme des phoques, beugler les uns sur les autres d'une voix rogue. La mer s'en retirait vers l'infini, mais elle offrait en cadeau d'adieu l'éternité à ceux qu'elle embrassait trop longtemps. C'était une marée baissante d'amplitude redoutable, comme il n'y en a que deux dans l'année. Nous sentions vraiment l'eau s'en aller, comme bue par un Léviathan tapi au bord de la carte du monde. Nous, les enfants réfugiés sur la plage, nous accompagnions le noir bouillon qui refluit vers le néant au pas d'un homme pensif. Nous avions si peur, et nous étions si fiers... Parfois la lune attrapait le dos luisant d'un ciré, une tête hirsute, avec les deux trous pour les yeux, et le gouffre éructant de la bouche. On les voyait ainsi partir vers le large, nos pères, tiraillant, traînant,

raclant le poteau droit et raide comme un mort. C'était l'obscur inhumation d'un totem, la présentation à l'infini mugissant d'un dieu très ancien, sans mains ni figure, une étrave païenne qu'on envoyait féconder la veuve.

Bientôt on ne les distinguait plus du tout, ils avaient disparu, engloutis dans les mugissements. Alors il fallait s'arrêter, ne plus bouger, surtout ne plus s'approcher de ces vagues perfides voulant avaler leur portion de chair humaine. On restait seuls avec nos mères. Nulle étoile n'était assez forte pour rappeler aux hommes où était la côte. Du temps passait. Les mères nous calaient, nous les mômes, loin de la tragédie maritime, à dix pas de là, à veiller sur les paniers en osier et les vêtements de rechange. On avait la consigne de garder le poste et de balancer un petit coup de loupote toutes les dix secondes, histoire de rappeler qu'on était toujours là, qu'on n'avait pas été mangés par des bêtes famines sorties de dessous le sable froid. Il ne fallait pas abuser de la lumière, car les douaniers et les gendarmes rôdaient sur les bords de plage, à la recherche de crapules telles que nous, sans permis de pêche. Puis les femmes à leur tour nous abandonnaient. Elles s'y mettaient à trois également, pour lever l'autre totem. Cérémonie phallique à laquelle nous ne prenions jamais part. Elles dressaient l'autre bois en limite des flots tandis que l'eau écumait à leurs cuisses. Alors le filet s'ébrouait, les mailles jaillissaient de l'eau en fouettant l'air et une secousse ébranlait le mât dont elles avaient la garde. Il labourait le sable gris avec des soubresauts de pendu au bout de sa corde.

Il n'y avait plus que nous, le noir et le cliquetis régulier de l'interrupteur de la lampe torche. Nous éclairions vers le bas les ridicules de l'eau frémissante. Le vent rabattait nos capuches. Le froid et le sommeil nous prenaient. Les plus petits se mettaient à geindre. On les grondait en chuchotant. Leurs petites mains se glissaient dans les nôtres. Pour les rassurer,

nous donnions l'impression de comprendre ce qui nous arrivait. Mais nous grelottions tous dans la pénombre, sans nouvelles des pères, éloignés des mères. Seuls.

Alors du noir venaient les cris des femmes. Elles criaient contre les vagues, tiraient de toutes leurs maigres forces sur le poteau pour retenir leurs époux, qu'ils cessent de s'enfoncer dans la mer de suie, qu'ils sentent la résistance des femmes à l'autre bout de ce fil de vie. Elles tiraient, les femmes, pour rappeler leurs hommes, leur donner la souvenance et la direction de la côte. Elles criaient de revenir. Nous criions avec elles de nos voix fluettes emportées dans les mugissements de l'océan. Nous trottions jusque vers elles. Les femmes se battaient pour ramener les hommes au monde des vivants, de la terre et des enfants, elles tiraient contre la marée, arc-boutées sur le mât, tombant parfois, appelant toujours, pour que les hommes se guident sur elles. Nous, les enfants, avions si peur... Bientôt, aux cris perçants des femmes répondaient les vagissements indistincts des hommes... Ils s'en revenaient vers nous, monstres marins aux pas lourds, titubant et ruisselant. Nous glapissions de joie, battions des mains ! Quelques dernières vagues les frappaient dans le dos, mais qu'importe : l'océan avait perdu cette fois encore. Les hommes naissaient de nouveau, les femmes les accueillaient en riant. La tragédie cosmique était oubliée. À la lumière fugace des lampes torches, on se jetait sur le filet pour mesurer la prise frétilante. Bien vite on éteignait pour ne pas être repérés par les gabelous. Les hommes se mettaient nus et la bise glaciale leur fouettait les reins. On riait encore quand les femmes leur apportaient des linges propres dans lesquels ils s'emmaillotaient grossièrement. Trois Thésée pouvaient remercier leur Ariane.

Le filet nous revenait de l'océan chargé de bars, de sardines, de soles et de harengs, comme autant de pièces d'argent frétilantes. Nous raffions ce butin vivant et le jetions dans nos

nasses en osier, balançant des coups d'œil inquiet sur la grève et redoutant de voir passer l'estafette des douaniers. Parfois, dans notre empressement, nous mêlions le poisson aux seiches vivantes. Mais ces dernières les dévoraient vifs. Alors, pour parer à ce gâchis, les adultes m'avaient chargé de la fonction peu ragoûtante de bourreau des pieuvres. Je saisisais ces bêtes à pleines mains, enfonçant mes pouces dans leurs branchies ; et, tandis qu'elles se débattaient et nouaient leurs tentacules autour de mes frêles poignets, je tirais de toutes mes forces, déchirant leur chair à la fois souple et ferme, laiteuse et brillante comme la lune. Dans leurs débris palpitants, mes doigts faisaient saillir l'os central, lequel éventrait la bête en jaillissant de son cadavre abîmé. C'était pour moi une fête secrète, féroce et barbare, dont j'étais à la fois l'unique officiant et le seul dévot. Nul n'osait entreprendre ce sacrifice, et je n'aurais pas supporté qu'on le confie à quelque autre. Car, lorsque j'enfonçais les pouces dans cette chair vivante et froide, la bête me crachait un long jet d'encre épais et gras qui me maculait les mains et les avant-bras. Un grand frisson sensuel me secouait alors des pieds à la tête. L'encre était gluante, empuantie de sel et d'embrun, mais son ondoisement m'était un baptême. Les Grecs racontaient du poulpe qu'il était le familier d'Océanos, ce titan à l'empire sans limite. Les tentacules innombrables de la pieuvre et sa forme incertaine l'avaient élevée au rang de bête monstrueuse, issue du chaos et destinée à rappeler la puissance de l'in-forme à cette civilisation de la proportion et de l'harmonie. Or ce chaos anarchique était seul capable de sécréter l'encre. De là, je crois, mon amour de l'écriture, que je confonds avec un accouplement dans les ténèbres et le butin d'un pillage nocturne. Maintenant j'écris comme un voleur amoureux.